

Alice au-delà du selfie. Pour être digne de ce qui lui arrive

par PAOLO VIGNOLA

Quand je dis « Alice grandit », je veux dire qu'elle devient plus grande qu'elle n'était. Mais par là même, elle devient plus petite qu'elle n'est maintenant. Bien sûr, ce n'est pas en même temps qu'elle le devient. Mais, c'est en même temps, du même coup qu'on devient plus grand qu'on n'était, et qu'on se fait plus petit qu'on ne devient. Telle est la simultanéité d'un devenir, dont le propre est d'esquiver le présent. En tant qu'il esquive le présent [...] Alice ne grandit pas sans rapetisser, et inversement.

Gilles Deleuze, *Logique du sens*

Le devenir d'Alice, son devenir plus grand et plus petit à la fois, nous offre l'opportunité d'opérer un diagnostic du présent, moyennant un phénomène de plus en plus actuel – la « Jeune-Fille » de Tiqqun (2001), désormais amplifiée par les réseaux sociaux – et, en même temps, il indique une stratégie politique rigoureusement inactuelle ou intempestive, qui vise la recherche des virtualités singulières échappant à la chronologie du temps réifié des existences. En suivant *Logique du sens* de Deleuze, mais aussi en le projetant dans le présent, donc en l'*inactualisant*, on dira que la marchandisation des existences se donne d'abord dans le temps chronologique, celui pour lequel on dit que « le temps, c'est de l'argent ». Il s'agit du temps de la consommation, c'est le temps qui se consomme littéralement, mais c'est aussi le temps où l'on consomme et où l'on se consomme. Avec un style incomparable, Deleuze a opposé à cette sorte de sablier métaphysique, à savoir Chronos, le clignotement d'une autre temporalité, celle de l'*Aiôn* :

D'après Aiôn, seuls le passé et le futur insistent ou subsistent dans le temps. Au lieu d'un présent qui résorbe le passé et le futur, un futur et un passé qui divisent à chaque instant le présent, qui le subdivisent à l'infini en passé et futur, dans les deux sens à la fois. Ou plutôt, c'est l'instant sans épaisseur et sans extension qui subdivise chaque présent en passé et futur, au lieu de présents vastes et épais qui comprennent les uns par rapport aux autres le futur et le passé. [...] Alors que Chronos exprimait l'action des corps et la création des qualités corporelles, Aiôn est le lieu des événements incorporels, et des attributs distincts des qualités. Alors que Chronos était inséparable des corps qui le remplissaient comme causes et matières, Aiôn est

peuplé d'effets qui le hantent sans jamais le remplir. [...] Toujours déjà passé et éternellement encore à venir, Aiôn est la vérité éternelle du temps : pure forme vide du temps, qui s'est libérée de son contenu corporel présent. (Deleuze 1969 : 192-194)

Les devenirs de l'Alice de Lewis Carroll doivent en effet être compris à la lumière de l'Aiôn, modalité extracorporelle et ineffectuelle du temps qui se partage en passé et en futur, tout en échappant au piège de l'identité. Si, avec Kronos, on était en mesure de narrer l'histoire de la succession des faits et de nos gestes, c'est avec Aiôn que l'on peut viser les événements arrivants sur un niveau différent, à savoir celui de la pensée qui expérimente et contre-effectue. C'est cette dernière qui nous permet de faire la découverte et le dépistage du sens de nos actions et de nos passions à l'intérieur de ce qui nous arrive : « l'événement est dans ce qui arrive ». Et encore, comme nous l'apprend *Logique du sens*, cette pensée désigne son propre parcours en se laissant former par des paradoxes, c'est à dire, par le surpassement des opinions, du sens commun et des images imposées ou suggérées par la philosophie, la politique, la science, le pouvoir – de la religion au marché, de l'Etat à la culture – afin de penser et de nous voir dans le miroir.

C'est dans ce sens-là que *La Deleuziana* désire penser le devenir d'Alice comme un devenir-femme, à la fois dans son paradoxe a-chronologique et théorique et dans la politique exprimée par l'actualité. Très consciente et enthousiaste de l'inséparabilité des deux dimensions susnommées dans la pensée et dans l'écriture de Deleuze, à savoir celle de la théorie et celle de la politique, la revue suggère un parcours de sens. Il s'agit du point de départ à partir duquel se trouve l'acte réognitif plus général du devenir, entendu comme mouvement de la pensée qui se tourne et se détourne à travers ses personnages conceptuels. Notre revue se penche sur une entrée toute particulière, ou un paradoxe précis, car elle ouvre d'emblée sur la terre mitoyenne entre philosophie et littérature, lieu de naissance de l'Alice de Deleuze. C'est exactement dans l'interstice demeurant entre le concept et l'écriture, d'où « on en revient les yeux rouges », qu'adviennent les devenirs (devenir femme, enfant, animal, imperceptible, etc..) et la création de personnages conceptuels. La porte principale du devenir nous permet ainsi d'entrer dans le Dehors, pour respirer « un peu de possible », c'est-à-dire pour sentir et pour regarder les lignes de fuite mises à disposition par la pensée deleuzienne face à un présent qu'il faut bien esquiver et qu'il faut pourtant survoler afin d'inventer les stratégies capables de le critiquer.

Pourquoi Alice ? Parce qu'elle devient fillette (Jeune-Fille) et femme en même temps. Il est très important de rappeler ici, que parmi les devenirs, le devenir-femme est pour Deleuze et Guattari la précondition et le point de départ incontournable du processus du devenir-minoritaire. Les raisons d'un incipit de telle sorte ont une nature essentiellement politique renvoyant à la valeur phallogocentrique inscrite dans la constitution de la subjectivité occidentale. L'homme (mâle), c'est en effet « le référent privilégié de la subjectivité, porte-étendard de la norme/loi/logos [qui] représente la majorité, le cœur

mort du système » (Braidotti 1997 : 65). Par conséquent, le masculin ne peut qu'être le lieu de la déconstruction et de la critique – il n'y a pas de devenir qui ne soit pas minoritaire – et surtout il faut entendre le devenir-femme comme « le passage fondamental dans le processus de devenir, pour les deux sexes ». Voici pourquoi, pour Deleuze et Guattari, « même les femmes ont à devenir femmes ». Cependant aujourd'hui, des Alpes aux Pyramides, du Manzanara au Rhin, il semble que la tendance soit plutôt celle de devenir fillettes – on voit les symptômes de cet enfantillage avec les égoportraits et autres autoexpositions qui tapissent les vitrines digitales subjectives comme celles de Facebook.

Pourtant La Deleuziana, comme Alice (femme et fillette dans le même devenir), n'a aucune intention de voler dans les plumes d'un phénomène de masse ni dans les tendances d'un genre dont elle fait, elle aussi, partie (au moins au bureau d'état civil) – puis, elle aussi est sur Facebook... Le moment d'explicitier le sens de l'être fillette aujourd'hui est donc arrivé, en reprenant la théorie conçue à la fin du siècle dernier par Tiqqun, pour lequel la Jeune-Fille n'est qu'une sorte de mise à jour de l'anthropomorphisme du capital (Cesarano 2000), le résultat de la description phénoménologique du mouvement anthropisant et anthropoïétique du Capital. Ce dernier se fait homme, s'y incarne, en faisant ainsi de tout homme une partie de soi-même, en bâtissant ainsi l'humain à partir de ses propres axiomes. Dans cette direction nous voulons ajouter aussi qu'il ne faudrait pas manquer d'interroger conceptuellement, et à juste titre, la féminisation paradoxale du travail qui colore d'affectes et d'injustices le capitalisme cognitif au-delà de toute distinction de genre. De plus, à travers la Jeune-Fille, et sur la lignée du *Post-scriptum sur les sociétés de contrôle*, il est nous permis de comprendre au mieux la valorisation des différences individuelles opérée par le marketing et par le Data Behaviourism (Rouvroy 2013), dans les termes de leur valorisation et mise en valeur économique, typique des sociétés post-disciplinaires.

Pourquoi la Jeune-Fille ? D'abord puisqu' « elle » n'est pas un concept sexué ou de génération, qui serait confinable à une seule figure sociale, la fillette en particulier, étant donné qu'elle peut identifier n'importe quel sujet – le mâle, *in primis* – incarnant le devenir marchandise de l'humain. Puisque, au fond, ce « n'est que le citoyen modèle tel que la société marchande le redéfinit à partir de la Première Guerre mondiale, en réponse explicite à la menace révolutionnaire » (Tiqqun 2001 : 10). Puisque, enfin, en tant que produit de la mise en valeur de la différence, la Jeune-Fille devient une singularité perpétuellement en miroir et « sera donc cet être qui n'aura plus d'intimité à soi qu'en tant que valeur et dont toute l'activité, en chacun de ses détails, sera finalisée à son autovalorisation » (ivi : 12). Voici alors le selfie, comme miroir actuel de la Jeune-Fille, l'écran contemporain que, dans l'auto-valorisation de l'utilisateur, donne libre cours au symptôme de la névrose de la présence et du présent ; une névrose qui se marie avec la misère symbolique générée par l'hypertrophie de la communication sur les social networks et par leurs modèles de communication.

À la différence de Tiqqun, cependant, nous ne nous pensons pas du haut d'une communauté théorique et politique, comme des subjectivités révolutionnaires adamantines¹, puisque nous sommes conscients du milieu du contrôle capitaliste, celui des écrans numériques, où baignent nos inconscients. Il faut aussi être lucides, comme Veronique Bergen nous l'indique, de la captation tendancielle de l'*Aiôn* – c'est-à-dire des devenirs – par le Marché : l'*Aiôn* est de plus en plus reterritorialisé et donc chronologisé. Cependant, ou peut-être précisément pour cette raison, si nous n'étions pas déjà dangereusement plongés dans ce présent chronologique qui ne nous offre que des différences et des nomadismes stérilisés, il serait probablement impossible de désirer l'*Aiôn*, tout comme impossible serait le devenir, *in primis*, à savoir le devenir révolutionnaire. Ce serait comme vouloir être digne de ce qui arrive aux autres. Pour la même raison, ne pleurnichons pas sur nous-même, n'espérons pas non plus, mais essayons de nous trouver de nouvelles armes, en suivant la suggestion parodique d'un art du contrôle indiquée par Gilles Deleuze dans sa Lettre à Serge Daney:

La télévision est la forme sous laquelle les nouveaux pouvoirs de « contrôle » deviennent immédiats et directs. Aller au coeur de la confrontation ce serait presque se demander si le contrôle ne peut pas être retourné, mis au service de la fonction supplémentaire qui s'oppose au pouvoir : inventer un art du contrôle, qui serait comme la nouvelle résistance. (Deleuze 1990 : 107)

Hier la télévision, aujourd'hui le selfie et les *social networks* : mots impossibles pour un martien intéressé par l'apprentissage de l'anglais, et pourtant fonctionnels l'un envers l'autre pour l'exploitation capitaliste des relations (Stiegler 2015) et des jumelages de Sa Sainteté la Communication. Il faut réfléchir sur le fait que l'égoportrait, sorte de monadographie du XXIème siècle, soit devenue la pratique emblématique des ainsi-dits réseaux-sociaux. Ce n'est sans doute pas qu'une réaction à quelque chose qui n'est plus là, dont la présence est étalée par le capitalisme – l'artiste du manque. Déjà Deleuze disait, avec Klee, que c'est le peuple qui manque ; aujourd'hui on dirait que c'est le social qui manque. Le *social* semblerait avoir remplacé le social, en vidant la signification, au point que l'individuation psychique et collective (Simondon 1989) se perd dans les petites rivières de l'individualisation et la cure de soi et des autres (Foucault 1984) – sans laquelle il n'y a ni de complicité ni de solidarité – dégradées dans la cure du selfie et des avatars – c'est-à-dire le degré zéro de la socialité. Ce degré est celui dans lequel on n'est lié que par l'adhésion pulsionnelle à ce qui nous est offert, comme des monades entrant en contact l'une avec l'autre seulement au travers d'écrans – où le profile ne suffit même pas, où il faut plutôt suivre le *profiling*. Et si l'écran, semblable à celui de l'eau dans lequel Narcisse est tombé, peut-être le premier écran, dans le cas du Mythe il ne s'agit pas de selfie, ni de stupidité, puisque les deux, comme nous le savons, sont des

¹ Pour une critique de la position de Tiqqun, cf. Consigliere, Paravagna 2008.

produits d'un pouvoir des plus soporifique, celui du capital, celui qui aujourd'hui incite les pulsions à annihiler le désir. La Jeune-Fille, en selfie et pour le selfie, exprime pour cela la régression au niveau de la marchandise pulsionnelle des processus de subjectivations fonctionnant comme des parcours entourés en vue d'une *jouissance* essentiellement aveugle et entropique, parce qu'entièrement plaquée sur le modèle de la consommation.

Si le désir est pour Deleuze et Guattari une force sociale productive, neguentropique et vitale, ce n'est sûrement pas un hasard que Tiqqun décrive la Jeune-Fille comme un cadavre parfaitement maquillé, produit aujourd'hui grâce à tous les filtres et les retouches automatisées d'Instagram, Photoshop ou des smartphones. Par contre Alice, face au miroir, n'a pas besoin de maquillage, ni de poses sexy ou coquines, ni de tag ni de partage, elle n'a ni identité ni *nickname* son devenir échappe aux cookies et au profilage, elle n'a même pas besoin de faire un *login*, puisque elle a déjà sa « carte d'intensité ». Du coup, nous aimons à imaginer qu'Alice, parmi ses devenirs, puisse devenir La Deleuziana aussi, et vice versa.

De plus, avec ce numéro nous voulons essayer de concrétiser ce que nous avons écrit dans notre tout premier manifeste :

En tant que femme, La deleuziana est la réponse polémique à la Jeune-Fille du capitalisme (que l'on doit à la très suggestive analyse de Tiqqun), c'est-à-dire à la subjectivité mercantilisée dont le désir est systématiquement détruit par le calcul algorithmique des pulsions. S'il faut oser au moins une fois dans sa vie, nous aimerions que La Deleuziana soit tout comme L'anti-Œdipe de notre époque : l'anti-Jeune-Fille qui trace la ligne de fuite des passions tristes où la pensée souvent s'abîme².

Nous osons donc, même seulement pour une fois, et avec le désir de décrocher une rafale de concepts permettant d'être incisifs envers le présent. Bref, il nous semble que le moment soit venu pour que La Deleuziana, comme (la) femme, puisse devenir deleuziana.

Enfin, pourquoi avons-nous choisi la femme ? Parce que la seule arme qui nous reste, c'est à dire le sens critique comme puissance créatrice, on ne peut l'aiguiser qu'avec l'écriture – de n'importe quelle forme qu'elle soit, même celle digitale – et, pour Deleuze, l'écriture est un devenir-femme, un devenir-femme qui peut s'achever seulement avec le combat, contre les forces qui tentent de nous faire régresser vers des formes toujours actuelles de stupidité et de micro-fascisme. Et la femme, elle peut être n'importe quoi, sauf Fasciste. Plus généralement, le geste vital et d'émancipation de l'écriture consiste à la conjonction des flux moléculaires traversant les sujets et leur segments identitaires (genre, espèce, ethnie, âge, classe, etc..) afin de les amener aux seuils de la dés-identification. C'est cette dernière qui, toute seule, permet des alliances révolutionnaires

² <http://www.ladeleuziana.org/manifesto/>

entre les minorités – et il faut bien être surs qu’en politique et dans le social, tant qu’il y a de la vie, il y a de la minorité. Enfin, le devenir-femme de l’écriture, l’être minoritaire face à sa propre identité, comme Deleuze le voit dans plusieurs écrivains (Kafka, James, Lawrence, Miller, et même Virginia Woolf), ne consiste pas dans « l’écrire comme » une femme, exactement comme le devenir-animal ne consiste pas dans l’imitation de l’animal, mais plutôt dans l’alliance avec ce qui souffre des effets d’une majorité.

Voici donc un premier pas pour la reconstruction du social qui manque : écrire afin de tracer une ligne de dés-identification afin d’en rencontrer une autre qui puisse se lier à la nôtre. C’est aussi pour cette dernière raison que « Femme » nous semble être le nom à donner aux stratégies de transformation et de contre-effectuation de la rivière des événements qui est en train d’annihiler la pensée critique. Femme comme la Grèce, comme Lampedusa, comme la Lune et la Terre, comme la (géo)philosophie.

Contenus

Le numéro 2 de la revue s’ouvre avec une sorte de cadeau que Véronique Bergen a envoyé à la rédaction, après avoir lu l’appel à contributions. Il s’agit d’un portrait de La Deleuziana, dont le lecteur peut trouver la version française (originale), anglaise et italienne. Ce portrait, à la fois généreux et critique, tout aussi bien que lucide et visionnaire, représente pour nous comme un deuxième manifeste, duquel nous essayerons de devenir dignes.

Tout comme les numéros précédents, La Deleuziana propose un parcours de sens à travers des rubriques, afin de présenter les éléments principaux indiqués dans l’appel à contributions. On commence donc avec la rubrique « Nécessités/Concepts », où on trouve trois différents aperçus théoriques concernant ce que peut signifier le point de vue de Alice dans notre présent. Le texte de Rosi Braidotti, *Vitalismo – Materia – Affermazione* (transcription d’une leçon donnée à Bologna le 21 Octobre 2014), se concentre sur plusieurs questions proprement contemporaines, comme la « deuxième vie numérique », la nourriture génétiquement modifiée, les prothèses avancées, la robotique et les technologies de reproduction. Grâce à son fort engagement dans les Women Studies, Braidotti conduit le lecteur vers une question fondamentale pour ce numéro de La Deleuziana, à savoir : « La femme est-il Anthropos ? ». Derrière une telle question se cache la nécessité d’une enquête relative au phallogentrisme latent dans le sens et dans les postures de la civilisation occidentale, auquel Braidotti a toujours consacré son travail. L’article de Eleonora De Conciliis, *Il divenire donna dell’idea e la verità della Jeune-Fille*, prend d’un autre angle la question philosophique de la femme, du genre et du capitalisme. Depuis une lecture approfondie de la déconstruction derridienne de l’image de la femme dans l’histoire de la philosophie et dans la civilisation occidentale, De Conciliis suggère d’utiliser cette lecture pour enquêter sur la validité du concept de

Jeune-Fille élaboré par Tiqqun afin de décrire l'anthropomorphisation du Capital. Alors que la femelle, en suivant Tiqqun, semble devenir l'image même du capitalisme contemporain, l'autrice, en passant par Lacan, Derrida et Baudrillard indique la femme en tant que sujet capable de fuir le traditionnel phallogocentrisme de la philosophie tout aussi bien que le néolibéralisme. C'est précisément pour un tel parcours émancipatoire que l'article de Gianluca de Fazio *Etica delle composizioni. Sul divenire-donna e le linee di fuga della corporeità* peut représenter un instrument utile dans la description du concept deleuzien du « devenir-femme ». Comme l'auteur nous le montre, si un tel concept peut être pensé au carrefour de deux thématiques deleuziennes majeures, à savoir le corps et l'événement, le devenir en tant que mouvement de transformation du social indique aussi son actualité éthique et politique, dont l'essai souligne la nécessité.

Ensuite, la rubrique « Symptomatologies » accueille deux articles consacrés au « devenir-femme » deleuzien, bien que leurs buts portent sur « ce qui nous arrive ». En particulier, Stefano Dughera, dans l'article *Per una lettura deleuziana del capitalismo cognitivo. Sul divenire-donna del lavoro contemporaneo* propose l'utilisation du devenir-femme en tant que lentille pour enquêter les transformations du travail contemporain dans le capitalisme cognitif. Le grand champ d'auteurs appelés par Dughera permet une profonde reconnaissance du mouvement contradictoire qui caractérise le capitalisme contemporain, mais aussi la compréhension des rapports entre le devenir deleuzien et la production sociale et politique du Common. Le deuxième article, écrit par Öznur Karakaş, (*La petite fille de la surface comme figure de la dissolution du soi*) recherche les traces possibles de la Jeune-Fille contenues dans *Logique du sens*, dont les symptômes contemporains ont été décrits par Tiqqun. Après une reconnaissance des concepts principales employés pour décrire le féminin dans le livre de Deleuze, Karakaş, avec l'aide de Luce Irigaray, met en évidence la différence fondamentale entre la Jeune-Fille et le devenir-femme : tandis que la première représente le résultat de l'apparat de capture capitaliste, le deuxième fait signe vers une conception du féminin en lutte contre n'importe quel système patriarcal, qu'il soit symbolique, politique ou économique.

Par ailleurs, la rubrique « Régions » accueille la traduction italienne d'un article de Theresa Senft, *The skin of the Selfie (La pelle del selfie)*, qui représente une réflexion autour de l'enjeu politique de l'*aisthesis* à l'âge des *touch screens* et des selfies. Au cœur de l'article il y a la dissémination publique des selfies contenant le visage de Sandra Bland, une activiste afro-américaine du group Black Lives Matter, emprisonnée pour un contrôle de route. Sandra Bland est morte en prison, en nous laissant les traces de sa vie sur les réseaux sociaux. C'est à partir de ce fait que Senft développe un discours sur les images publiques de la vie privée et sur la mort individuelle, où le but est une reconfiguration du rapport entre esthétique et politique. Pour Senft ce nouveau rapport du politique à l'esthétique devrait se focaliser sur la surface de nos existences, c'est-à-dire sur leur et notre peau.

La rubrique « Yeux rouges » présente deux essais dédiés au rapport entre Deleuze et

la littérature, qui est aussi le point de départ de ce numéro de la revue. L'article de Valentina Maini, « *Io sono grande e piccola insieme* » *divenire Amelia Rosselli*, suggère un parallélisme entre le travail de la poétesse italienne Amelia Rosselli et Alice de Deleuze. Maini retrouve ce parallélisme dans la tension commune vers cette forme paradoxale du devenir, à travers de laquelle la poétesse tout aussi bien que le personnage conceptuel de Deleuze expriment leurs identités instables : le devenir plus grande et plus petite en même temps. Cette sorte de paradoxe concerne tendanciellement toutes les questions politiques présentées par ce numéro de la revue, et en ce sens il témoigne la relation forte entre la politique et la littérature qui inspire l'écriture deleuzienne. L'article de Olga López, *Proust-Deleuze : les signes des jeunes-filles*, analyse plus que le devenir-femme, le devenir-jeune-fille dans l'œuvre de Marcel Proust. En suivant une suggestion deleuzienne, López montre comment l'esthétique de Proust ne peut pas être séparée d'une tension vers le devenir-femme et celui à son tour d'un devenir-jeune-fille, car c'est précisément par l'intermédiaire de ce devenir que les affects sont créés dans *À la recherche du temps perdu*. En décrivant cette méthode artistique, López développe un point de vue singulier ou, plus précisément, sa propre méthodologie singulière par rapport au numéro de la revue. Si la plupart des articles décrivent les devenir-femme en général ou le point de vue de la femme, même quand ils sont écrits par des hommes, López essaye de fournir une alternative paradoxale, sur la vague du dernier numéro : en tant que femme, décrire le devenir-femme, même le devenir-jeune-fille, d'un écrivain.

Dans la section « Nouvelles armes » on trouve l'article de Angela Balzano, *Tecno-corpi e vie di fuga postumane*, et la raison de cet choix est tout à fait évident. En retraçant les éléments théorétiques du poststructuralisme (Deleuze et Foucault notamment) et les contributions du néo-matérialisme féministe, l'essai décrit la métamorphose des subjectivités à l'âge des biotechnologies. Sur la base des travaux de Rosi Braidotti et Donna Haraway, Balzano essaie de tracer un parcours théorique fondé sur la dimension politique-transformatrice du cyborg et de la subjectivité nomade. Le but devient donc de signaler les conditions de possibilité pour l'invention de nouvelles armes critiques à l'usage d'une subjectivité non-anthropocentrique et non-phallogocentrique – une subjectivité qui reste à venir.

L'article de Daniel Ross, *Touch/Screen*, est le contenu de la rubrique « Anomalies », avec laquelle La Deleuziana cherche à aborder d'un point de vue différent les questions majeures du numéro. Tandis que les écrans sont un des arguments principaux du numéro 2, la question du cinéma et des télé-technologies par rapport à la subjectivité, au désir et au devenir n'a pas été mis en évidence dans l'appel à contribution. Cette question est néanmoins incontournable afin de comprendre la plupart des causes qui nous ont conduits face à la Jeune-Fille, aux selfies et aux autres troubles de la subjectivité. À ce propos, Ross développe une critique généalogique de ces causes, afin de montrer, avec l'aide de Bernard Stiegler, comment le cinéma, la télévision et les écrans contemporains ne décrivent pas seulement notre désir, ni même simplement le pervertissent ; mais

contribuent essentiellement à sa constitution et sa possibilité. Comprendre ce fait peut permettre de développer cet art du contrôle deleuzien signalé tout à l'heure, un art qui est devenu possible précisément à partir des effets invasifs de la télévision.

Dans la section « Précurseurs » le lecteur trouvera un texte de Alexander Wilson, *Comment choisir ce qui aura été ? Réflexions sur l'optimisme prométhéen contemporain*. Cette section accueille des essais hétérogènes par rapport au sujet du numéro, mais qui font signe vers le numéro suivant ; à ce propos, l'article de Wilson représente un pont entre le texte « anomalie » de Ross et le numéro 3 de la revue. Wilson pose en effet sur le fond de ses réflexions autour du pessimisme et de l'optimisme au regard du *climate change* et de l'accélération technologique deux films, *Melancholia* de Lars Von Trier et *Interstellar* de Christopher Nolan. C'est l'occasion de réfléchir, avec des philosophes contemporains comme Deleuze et Stiegler, mais aussi avec Leibniz, sur ce qui peut signifier vivre dans l'absence d'un futur compossible avec le changement climatique, et donc avec le risque d'une mort généralisée, non (seulement) de l'homme, mais de la terre elle-même. Le but devient alors, encore une fois, de ne pas craindre, ni d'espérer, mais de trouver de nouvelles armes.

BIBLIOGRAPHIE

- Braidotti, R. (1997) "Degli insetti e delle donne". In Vaccaro, S. (ed.). *Il secolo deleuziano*. Milano: Mimesis. pp. 59-94.
- Cesarano, G. (2000). *Manuale di sopravvivenza*. Torino: Boringhieri.
- Consigliere, S., Paravagna, S. (2008). "Da dentro: relazioni con il possibile". in Coppo, P., Consigliere, S., Paravagna, S. *Il disagio dell'inciviltà*. Milano: Colibrì. pp. 103-137.
- Deleuze, G. (1969). *Logique du sens*. Paris : Les éditions de Minuit.
- Deleuze, G. (1990). *Pourparlers, 1972-1990*. Paris : Les éditions de Minuit.
- Deleuze, G. (1993). *Critique et clinique*. Paris: Les éditions de Minuit.
- Foucault, M. (1984). *Le souci de soi. Histoire de la sexualité 3*. Paris: Gallimard.
- Rouvroy, A. (2013). "The end(s) of critique: data-behaviourism vs. due-process", in Hildebrandt, M. & De Vries E., (eds.). *Privacy, Due Process and the Computational Turn. Philosophers of Law Meet Philosophers of Technology*. London: Routledge.
- Simondon, G. (1989). *L'individuation psychique et collective*. Paris: Aubier.
- Stiegler, B. (2015). *La société automatique I. L'avenir du travail*. Paris: Fayard.
- Tiqqun, (2001). *Premiers Matériaux pour une Théorie de la Jeune-Fille*. Paris: Les éditions de Minuit.